

31 août 1944 – Reprise des observations marégraphiques après la libération de Marseille

Pendant la seconde guerre mondiale, le gardien du marégraphe de Marseille est Ange Marie Émile Félix Orand. Né à Remollon (Hautes-Alpes), Ange Orand exerce d'abord la profession de maçon, puis devient préposé des douanes. En 1920, il est affecté à la Joliette. L'activité du port est alors à son apogée. Sur deux pages richement illustrées, il fait l'objet d'une grande enquête économique du *Figaro* qui souligne : "il ne faut pas oublier que, pratiquement, il n'y a pas de marée à Marseille. (...) Cela constitue un énorme avantage pour le port".

Ange Orand travaille à la Joliette pendant 17 ans, avant de prendre sa retraite le 1^{er} octobre 1937, à l'âge de 55 ans. En 1938, il est nommé agent auxiliaire des ports maritimes et s'installe au marégraphe en compagnie de sa troisième épouse. Son supérieur hiérarchique est l'ingénieur Dominique Agostini.

Le 11 août 1939, alors que la plupart des quotidiens sont inondés de textes sur le Führer, le corridor de Dantzig ou les concentrations de troupes, il bénéficie de l'immense avantage de voir publier dans *Le Petit Marseillais* un long article sur *Le marégraphe d'Endoume*, aussi rafraichissant que l'alcool de menthe Ricqlès dont on fait partout la réclame.



Monsieur et Madame Orand (à gauche), photographiés sur la terrasse du marégraphe le 18 août 1939 – Archives familiales.

Le 1^{er} juin 1940, le port est bombardé par une vingtaine d'avions allemands. Le 17 novembre, quelques semaines avant la visite du maréchal Pétain à Marseille, Ange Orand signale des "vagues en montagne", associées à une pression barométrique particulièrement basse.

Marseille subit la déferlante vert de gris de novembre 1942 et les très longues et difficiles années de l'Occupation. Après l'arrivée des troupes allemandes, le café coûte 1 000 francs le kilo, la viande de bœuf, quand on en trouve, 460 francs, et le poisson 450 francs. Pour tenir compte de cette spectaculaire hausse des prix, l'indemnité annuelle accordée au gardien du marégraphe est portée à 6 720 francs à compter du 1^{er} janvier 1943, ce qui représente une augmentation de 100%.

Dans un premier temps, l'armée allemande ne dérange pas trop les activités du gardien. Elle dispose d'une vigie autrement plus vaste et pratique puisqu'elle a réquisitionné l'École de navigation maritime qui était installée depuis 1941 dans la Villa Valmer. Les soldats sont les seuls à venir se baigner dans l'anse Calvo, dont les rochers sont hérissés de fils de fer

barbelés. Ils imposent parfois une visite de l'observatoire et ressortent très fiers de l'origine hambourgeoise de l'appareil totalisateur.

Au printemps 1943, le flanc sud de la forteresse Europe est largement ouvert. L'accès au marégraphe est encore totalement libre, alors que le chemin menant aux bureaux du Service maritime, près du fort Saint-Jean, est assez difficile et soumis à autorisation. En décembre, le front se situe au niveau de Naples et il semble inéluctable que le Midi de la France sera bientôt le théâtre d'affrontements militaires. En janvier 1944, Ange Orand reçoit l'ordre verbal des autorités allemandes d'évacuer les bâtiments du marégraphe avant le 5 février. Les ingénieurs des Ponts et Chaussées, qui voient d'un très mauvais œil le bâtiment et les appareils laissés sans surveillance pendant des jours aussi troubles, interviennent pour tenter d'obtenir l'autorisation de rester sur les lieux.

Dominique Agostini envisage de démonter l'appareil totalisateur et de le remiser dans un lieu moins exposé, au nord du département où sont entreposés également des appareils du Service des phares. Le 1^{er} février, le commandant du port intervient auprès du commandant de la place militaire de Marseille pour que "le fonctionnaire français Orand (...) puisse rester avec son épouse dans la maison qu'il a occupée jusqu'ici". L'ordre d'évacuation est reporté mais Dominique Agostini, approuvé par l'IGN, est toujours d'avis qu'il faudra peut-être "démonter l'appareil et le remiser en lieu sûr".

En février 1944, toutes les forces de résistance sont, en théorie, regroupées au sein des *Forces Françaises de l'Intérieur (FFI)*. Une de leurs principales zones d'action est située dans le Vercors. Cependant, en juillet, 15 000 soldats encerclent ce massif. Près de huit cents habitants et maquisards y perdent la vie. Parmi eux figure Henri Georges Jean Orand, FFI du Vercors, fusillé le 1^{er} août dans le village drômois de Saint-Nazaire-en-Royans.

Le 15 août, les troupes franco-anglo-américaines débarquent en Provence et progressent rapidement vers Toulon et Marseille. "Étant donné la précipitation des événements et l'insécurité d'un transport vers l'intérieur", l'appareil totalisateur reste en place. Le 18, le gardien reçoit d'un officier allemand un nouvel ordre d'évacuer le marégraphe, qu'il n'abandonne finalement que le 21. Réfugié dans la maison familiale de son épouse, au n°75 boulevard Charles Livon, il assiste aux combats pour la libération de Marseille. Les façades des bâtiments du marégraphe subissent quelques dizaines d'impact de balles. La maison du gardien est endommagée par un éclat d'obus, "mais elle reste habitable".

Le 28, Marseille est en liesse, le bourdon de Notre-Dame de la Garde n'en finit pas de sonner... et l'appareil marégraphe est intact ! Ange Orand, évidemment très touché par la récente mort violente de son fils, ne peut jouir pleinement de ces jours de fête. Il rejoint son logement le 30 août et peut reprendre les observations à partir du lendemain. L'enregistrement graphique, interrompu depuis le 25 pour cause de papier déchiré, redémarre le même jour...

A. C.